



Racines ou rhizomes ? La romanité comme métissage

Joël Thomas

► To cite this version:

Joël Thomas. Racines ou rhizomes ? La romanité comme métissage. *Anuari de Filologia. Antiqua et Mediaevalia*, 2002, *Arquetipologia general de la dinamica transcultural : el problema de l'Altre*, XXIV (12), pp.57-70. <hal-04621060>

HAL Id: hal-04621060

<https://hal.science/hal-04621060v1>

Submitted on 23 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Racines ou rhizomes ? La romanité comme métissage.

Joël THOMAS
Université de Perpignan-Via Domitia (France)

On considère trop souvent les Romains selon des modes de représentation simplifiés, et sur lesquels nous devrions pourtant être circonspects. Si l'on y regarde de près, nous sommes souvent, dans le regard que nous portons sur eux, victimes de nos propres préjugés culturels et sociaux, et d'une série d'idées reçues (à moins que nous n'en fassions, ce qui est pire, des prétextes pour justifier nos propres idéologies) : notre société serait l'héritière de celle des Romains et des Grecs ; nous aurions avec eux une relation de type vertical, ils seraient nos Pères. De surcroît, ils nous auraient transmis, comme valeur premières, celles sur lesquelles l'idée européenne s'est construite en partie, depuis le XVI^{ème} siècle : un esprit de géométrie, de clarté, identifié au « miracle grec » et à l'ordre juridique de l'*imperium*. Or les considérer de la sorte, c'est en faire des alibis, plus que des référents¹.

Car il est vrai que l'idée des racines gréco-romaines de la société européenne, figure communément admise et utilisée, ne m'avait pas choqué jusqu'ici, et que j'y avais même souvent recours, lui reconnaissant par là même une relative pertinence épistémologique. Son insuffisance m'est apparue lors d'un colloque sur *Société et littérature antillaise aujourd'hui*, organisé à l'université de Perpignan, en 1994, et où intervenaient les grandes figures de cette littérature : Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Ernest Pépin. Or tous étaient d'accord pour dire que, dans l'imaginaire caribéen, la notion de racines n'avait pas de sens. Comme le rappelait de façon imagée E. Glissant, « nos racines s'arrêtent à la cale des bateaux négriers ». Et d'expliquer comment, amputés de cette dimension verticale des racines, l'imaginaire caribéen s'était organisé sur une structure décentralisée, horizontale, faite de communication, de contact et de métissage : une structure en rhizome, ces sortes de racines caractéristiques de la végétation tropicale de la mangrove, qui poussent et essaient horizontalement, et puisent la substance et se diffusant et non pas en s'enracinant. À terme s'organisait une figure en archipel, à la manière même de l'archipélisation géographique des Caraïbes.

En reconsidérant l'imaginaire gréco-romain à la lumière de ce dialogue, j'ai mieux compris ce que M. Detienne voulait dire lorsque, reprenant une formule de Lévi-Strauss, il définissait les Grecs comme « à deux têtes »² : il repérait leur capacité à situer leur imaginaire dans un mode non exclusif, associant vision en racines et vision en rhizomes, référence à une verticalité de la Mémoire et à une horizontalité du métissage, de la Respiration d'une culture et d'une société, selon un schéma

¹ C'est aussi injuste et limitatif que de ne voir en eux que des traîneurs de sabre et des impérialistes bornés, tout juste bons à donner des juristes de talent aux générations à venir.

² Cf. M. Detienne, article « Mythes », *Encyclopaedia Universalis*, 12, 1985, p. 891.

Mémoire (racines)

Respiration (rhizomes)

dont on remarquera qu'il trouve une métaphore remarquable dans la figure à la fois symbolique et enracinée dans le quotidien, du métier à tisser dit de haute lice, tel qu'il est utilisé dans les sociétés traditionnelles, et qui est conçu à partir du croisement d'un fil de chaîne, vertical et immobile, et d'un fil de trame, horizontal et mobile, l'intersection des deux déterminant l'émergence d'un *textum*, selon le schéma :

Chaîne (immobile, verticale)

Trame (mobile, horizontale)

Les Romains n'étaient pas seulement un peuple enraciné, ni seulement un peuple métissé ; ils étaient les deux, et leur puissance, leur émergence dans le monde méditerranéen, résultait justement de cette aptitude à gérer deux modes d'être en même temps, sans en exclure l'un au profit de l'autre.

En un mot, l'imaginaire des Romains était, avant tout, complexe.

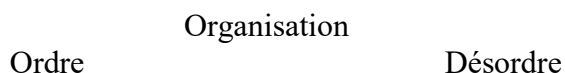
Complexité, le mot est prononcé, et l'on se souvient de son étymologie l'apparentant à *complexus*, tissé. On sait comment les versions les plus récentes du schéma anthropologique proposé par G. Durand évoluent vers les théories de la complexité, en proposant un schéma de type dialogique³, dans lequel se résorbe l'ambiguïté du schéma initial des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*⁴, hésitant de manière féconde, mais déroutante pour le néophyte, entre structures binaires (deux régimes d'imaginaire : diurne et nocturne) et ternaires (trois dominantes : héroïques, synthétiques et mystiques, ces deux dernières structures participant du régime nocturne). Cette ambiguïté se résout et s'éclaire dans le schéma relationnel établissant une tension entre deux instances opposées, et potentiellement complémentaires. Ainsi, le schéma binaire est surdéterminé par une instance relationnelle, et la résultante qui s'ensuit n'est pas la simple somme des deux instances initiales ; elle constitue un *tertium non inclusum* bien différent du *tiers exclus* d'Aristote, et définissant ce qu'il est maintenant convenu d'appeler une émergence, c'est à dire une entité qui est plus que la somme de ses composantes : dans les mathématiques non aristotéliennes de la complexité, un et un ne font pas deux, mais trois, et la logique binaire est constamment surdéterminée par une logique ternaire, seule capable de rendre compte des processus complexes⁵. Par exemple,

³ Selon le principe dialogique, deux ou plusieurs logiques différentes sont liées en une unité, de façon complexe, sans que la dualité se perde dans l'unité, dans un jeu non seulement complémentaire mais aussi concurrent et antagoniste entre des instances qui ont chacune sa propre logique. Le terme, comme néologisme, se justifie : la notion de dialogue est insuffisante pour exprimer la conflictualité ; et celle de dialectique est insuffisante pour exprimer la persistance et l'opposition dualiste au sein de l'unité.

⁴ Paris, Dunod, 1992 (11^e édition)

⁵ Là dessus, cf. J. Thomas, « L'imaginaire et les autres concepts exploratoires (systémique, complexité) », in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire* (J. Thomas dir.), Paris, Ellipses, 1998, p. 161-164

les instances d'ordre et de désordre sont mises en tension par un principe d'organisation, qui les éclaire en même temps qu'il se nourrit d'elles, selon un schéma



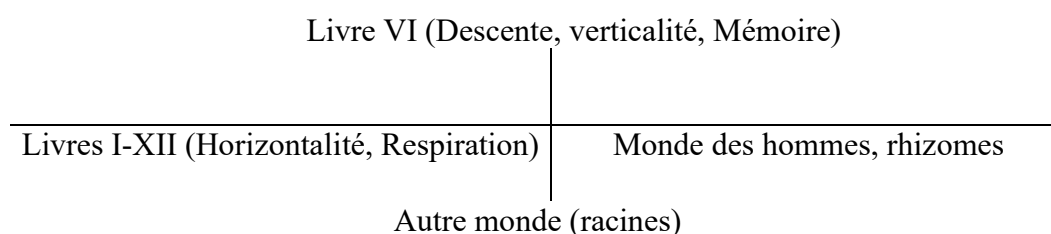
Ainsi, dans l'Antiquité classique, la relation à l'Autre s'établit à travers trois figures archétypales, autour desquelles on constate une forte et significative cristallisation : les figures d'Apollon solaire (Phébus Apollon), opposées à celles d'un Dionysos nocturne, et en même temps mises en tension avec elles, par l'intermédiaire d'une troisième constellation : les figures d'Hermès, médiateur et psychopompe, le tout s'organisant en un schéma :

Figures d'Apollon Monde du Père « masculin » Ordre Loi Diurne Le Héros	←	Figures d'Hermès Monde du Fils Transformationnel Tension Organisation Nocturne synthétique Le Voyageur	→	Figures de Dionysos Monde de la Mère « féminin » Désordre Jeu Nocturne mystique L'Amant
--	---	--	---	---

Alors apparaissent les émergences, en particulier à travers la figure du voyageur, qui est en même temps, le plus souvent, un fondateur de cités. Il est capable de transformer le monde, en même temps qu'il se transforme lui-même.

Nous dirons que son voyage est de type *transitionnel*, au sens où Winnicott parle d'objets transitionnels : le voyageur ne cesse de créer de la relation, et donc du sens, en créant des liens, par son voyage même. Il circule, entre un Centre fortement lié au sacré, et une périphérie plus obscure, que sa vocation de voyageur, d'*homo viator*, est de vivifier, de relier au centre. Les voyages d'Héraklès, les incursions des chevaliers de la Table Ronde dans la forêt, ne sont pas conçus autrement.

C'est le moment de souligner que la figure du Voyage coïncide – et nous n'en serons pas autrement surpris – avec celle du tissage, repérée *supra*. L'*Énéide* de Virgile est construite autour d'une complémentarité entre un voyage vertical et axial dans le monde du sacré et de la Mémoire, et un voyage horizontal, géographique, dans le monde des hommes. Et le voyageur ne peut pas faire l'économie de l'un d'entre eux : ils sont tous deux constitutifs du processus initiatique d'individuation, ils se nourrissent l'un de l'autre, entre Mémoire et Respiration, entre immobilité et mouvement, selon un schéma :



On le voit, sur cette base symbolique, le *limes*, la frontière entre le monde romain et le monde barbare, n'est pas une limite infranchissable, mais au contraire un lieu d'échange, une sorte de peau pour l'*imperium*. Ainsi est déterminée une relation en métissage, en rhizomes, liée par ailleurs à une relation en racines, et donc à la fois centralisée et décentralisée. Toute l'histoire de Rome (avec la pratique du droit de cité, le règne des empereurs provinciaux, l'association des provinces à la vie de l'empire, la création d'une figure de l'*Urbs*, Rome,

exportable dans tout l'Empire, et reproductible aux fins fonds de l'Espagne ou de l'Afrique) s'est construite sur ce métissage vivifiant.

À partir de là, on repère un intéressant effet spéculaire entre les mythes de fondation, qui transcrivent cette structure, et les institutions, la construction historique *hic et nunc*, qui renvoient à la fondation et s'y réfèrent, en même temps qu'elles la nourrissent, et retrouvent donc le schéma « tissé » que nous évoquions, dans une structure en *feed-back* entre Mémoire et Respiration, racines et rhizomes :

Le récit fondateur, ou l'ordre de la Mémoire

Le récit fondateur, qui est de l'ordre de la Mémoire) nous propose d'emblée un schéma complexe, faisant intervenir une structure en racines et en rhizomes. Rome est reliée au sacré, et en même temps, elle est métissée.

Les racines apparaissent clairement dans une forme d'axialité qui ouvre le profane sur le sacré, et sort le processus de fondation de la banalisation. Le prodige des douze vautours (qui fixe la durée assignée à Rome, et donc sa mort, au moment même de sa naissance), la mort surnaturelle de Romulus, « enlevé » au ciel lors d'un orage, établissent cette relation. C'est cet aspect qui a été surtout mis en évidence par la critique, et nous n'insisterons donc pas outre mesure.

Mais en même temps, dès sa naissance, Rome s'affirme comme ville métisse, à travers l'épisode de l'*asylum*, de l'Asile. Tite-Live (confirmé par Plutarque et par Denys d'Halicarnasse) nous explique que

« ...Pour ne pas laisser vide cette ville immense, et pour y attirer une population nombreuse, Romulus prend la vieille méthode des fondateurs de ville, qui rassemblaient autour d'eux un grand nombre de gens obscurs et de basse condition, et prétendaient qu'une race était sortie pour eux de la terre ; à l'endroit où il y a maintenant un enclos quand on monte entre les deux bois sacrés, il ouvre un Asile. Là vient se réfugier des contrées voisines une foule de toute sorte, mélange indistinct d'hommes libres et d'esclaves, tous en quête d'aventure. Telle fut la première population qui répondit à l'ampleur du dessein de la ville. » (*Histoire romaine*, I, VIII, 4-6)

Ovide reprend le même récit, mais avec plus de lyrisme, dans ses *Fastes* :

« Quand Romulus eut entouré le bois d'une haute muraille, il dit : « cherchez refuge ici, quel que vous soyez, vous y serez en sûreté » Ah, de quelle humble origine le Romain a-t-il pris son essor ! » (III, 430-432)

Ainsi, lorsque Rome se crée, elle le fait en accueillant les démunis, les *outlaws*, et même les esclaves, dans un métissage spontané. Le très aristocratique Fustel de Coulanges en était choqué, et il éprouve le besoin, dans sa *Cité romaine*, de nous préciser que cet asile n'était pas dans l'enceinte du *pomerium* romain, et qu'il y avait donc eu deux peuplements séparés : les Quirites, aristocrates représentant les véritables racines romaines ; et la plèbe, seul peuplement provenant de l'*asylum*. Mais Fustel de Coulanges est le seul à nous rapporter les choses de cette façon, contre Tite-Live, Ovide, Plutarque et Denys d'Halicarnasse.... Plus près de nous, Michel Serres nous livre une belle méditation sur cette capacité des Romains à être peuple métissé⁶.

⁶ M. Serres, *Rome, le livre des fondations*, Paris, Grasset, 1983.

Ainsi, dès son origine, Rome se présente comme ayant une capacité à la totalité (et donc, symboliquement, à la royauté), car intégrant tous les postes du schéma dynamique organisateur, tel qu'il est décrit par l'anthropologie durandienne :

- **conquérir et régner** (régime diurne héroïque), dans la justice et l'ordre respectés. C'est le but qui est assigné aux Romains, dans le célèbre passage du livre VI de l'*Énéide* :

« *Tu regere imperio populos, Romane, memento
(hae tibi erunt artes) pacisque imponere morem,
parcere subjectis et debellare superbos* »,
(« Et toi, Romain, qu'il te souvienne de diriger les peuples sous ta loi (ce seront là ton rôle et ta mission) et de donner ses règles à la paix : respecter les vaincus, et dompter les orgueilleux. »,
(*Énéide*, VI, v. 851-853).

- **créer de la relation**, du métissage (régime nocturne synthétique) : comme Thésée à Athènes, Romulus est avant tout fédérateur d'une *unitas multiplex*.

- **créer de l'assimilation** (régime nocturne mystique), « digérer » le monde : l'épisode des Sabines, prises et mariées de force, est assez révélateur à ce propos.

Le contexte historique, ou l'ordre de la Respiration

Ensuite, dans le contexte historique, Rome va s'employer à commémorer et faire vivre ce schéma fondateur, en le reproduisant dans les institutions, la littérature, l'iconographie, mais aussi les exploits des grands hommes ; dans ses *Histoires*, Tite-Live consacre une vertu, la discipline, comme fondée sur la *mimesis*, l'imitation et le souvenir du héros fondateur, ancrés dans des populations nouvelles aptes à régénérer ces énergies⁷. Sur ces bases, la capacité d'assimilation relevée dans le comportement du héros fondateur va s'étendre à tout l'*imperium*, lors des conquêtes territoriales. Rome, comme empire, s'est construite à la fois sur le principe d'un pouvoir centralisé et absolu, et sur le recours à ce métissage fédéré, qui avait marqué ses origines. C'est peut-être même cette aptitude à se penser comme *unitas multiplex*, une et multiple, centralisée et décentralisée à la fois, qui explique la réussite politique de l'*imperium*⁸.

Car le fondement même de l'imaginaire romain repose sur l'idée que Rome est le centre du monde. Athènes elle-même, du temps de sa splendeur, n'a jamais été qu'une puissance influente parmi d'autres dans le synoecisme, la fédération des cités grecques alliées. Mais Rome apparaît bien comme le centre de l'*imperium* et de la *Romanitas*, l'archétype d'une structure exportable partout dans le monde. Que les Romains l'aient appelée *Urbs*, la Ville, est révélateur. Effectivement, toutes les cités qui se construiront aux quatre coins du monde méditerranéen, en Afrique du Nord, en Germanie, en Lusitanie ou en Bétique, seront toujours

⁷ Là dessus, cf. J. Gaillard, *Rome, le temps, les choses*, Paris, Actes Sud, 1997.

⁸ Servius, le commentateur de Virgile, ne s'y trompait pas, quand il écrivait, à propos d'un passage de la première *Bucolique* (19-20, 22-25) où Tityre fait l'éloge de Rome, "Il veut dire que la ville de Rome diffère de toute autre cité non seulement par la grandeur, mais aussi par la qualité, et il l'assimile à un second univers ou à un ciel particulier. »

à l'image de l'*Urbs*, de Rome, la grande Mère. On a souligné que c'était un modèle de sociabilité auquel les populations indigènes étaient ainsi conviées à adhérer. C'est vrai, mais il n'y a pas que cela. Nous y verrions volontiers une structure holiste : *chaque petite ville se reflète dans la Ville, qui n'est elle-même que le modèle d'une structure archétypale du vivant*. Nous retrouvons le figuier Ruminal et l'arbre de vie, qui sont une des figures symboliques liées au récit de la fondation de Rome : des racines au feuillage, tout est distinct; et en même temps, tout est relié, et tout est un.

Mais l'axialité n'existe, comme puissance, que si elle est nourrie par une structure décentralisée. Ainsi, l'architecture romaine ne va cesser de décliner deux figures reines de la rhétorique :

- *l'oxymore*, comme *coincidentia oppositorum*, logique d'antagonismes ; à travers l'imbrication architecturale entre

- *une Rome monumentale, diurne, géométrisée* (cf. l'intersection orientée entre le *Decumanus* Est-Ouest et le *Cardo* Nord-Sud, les deux grands axes autour desquels s'organise le plan de la *Roma quadrata*), affirmant la relation de l'*Urbs* à sa mémoire, à travers les grands monuments religieux et publics : temples, basiliques, forums.
- *Une Rome labyrinthique, intestinale*, relevant d'un imaginaire nocturne mystique, faite de ruelles et de culs-de-sac : la Rome populaire, privée, qui vient s'insérer entre les axes de la Rome monumentale, cette Rome des petites gens, dont nous parlent Horace et Juvénal dans leurs *Satires*, et que est liée à la respiration du peuple romain, et à une structure en archipel.

- *la métonymie*, comme mise en abyme, où chaque figure, par sa nature et sa position, est une partie de la structure, en même temps qu'elle est à elle seule un résumé de toute la structure. Ainsi, dans la villa romaine, une fresque s'inscrit dans le mur de la *domus* où l'artiste l'a placée ; le mur ne se comprend lui-même que par rapport à l'ensemble organique de la pièce ; la pièce se replace dans la structure d'ensemble de la *domus* ; quant à la villa, elle prend place dans l'architecture de la ville ; l'*imperium* dans son ensemble reproduit, comme on l'a vu, la structure de l'*Urbs* ; et lui-même est à l'image du cosmos. Du plus grand au plus petit, tout se correspond, tout est en relation.

De façon générale, les institutions romaines et les processus civilisationnels qu'elles mettent en place reposent sur cette tension entre instances antagonistes, génératrice d'émergence et de complémentarité. Elles mettent en place une stratégie d'harmonisation, d'équilibre au sein de l'espace ensauvagé ; il s'agit bien de trouver l'*aequilibritas*, de maîtriser l'art de l'acrobate, entre deux gouffres potentiellement mortifères : celui de l'ordre et celui du chaos, tous deux indispensables par ailleurs à l'instauration d'un espace civilisé⁹.

L'agriculture, la chasse, sont autant d'exemples de ce trajet relationnel, comme mécanisme de dépassement de l'altérité, comme chemin de l'Autre au Même.

L'agriculture, en géométrisant le sol (comme le représentent déjà les réticulés, ces figures des champs labourés en forme de filets, dès les figures rupestres du Mont Bego, en

⁹ Cf. J. Thomas, "Deux figures de l'imaginaire romain : l'acrobate et le plongeur", in *Etudes sur l'imaginaire. Mélanges offerts à Claude-Gilbert Dubois* (G. Peylet dir.), Paris, L'Harmattan, 2001, p. 77-89.

1800 av. J.-C.¹⁰), transforme l'espace sauvage en territoire ; de même, l'élevage apparaît comme une autre mise en ordre : la domestication de la nature sauvage.

L'activité du chasseur symbolise un trajet à la fois semblable et inverse : dans la chasse, on risque une incursion dangereuse en zone sauvage ; on peut ne pas en revenir, être submergé, englouti par les forces du chaos ; Adonis, Actéon l'apprendront à leurs frais, ces chasseurs tragiques qui finiront dévorés par les bêtes : un sanglier, pour Adonis ; le cas d'Actéon est encore plus exemplaire : il est mangé (toujours l'absorption dans l'indifférencié) par ses propres chiens, après avoir été métamorphosé en cerf par Diane. Le récit prend une forme totalement spéculaire et circulaire, en même temps qu'il vire au cauchemar : Actéon devient ce qu'il chassait, il régresse jusqu'à être englouti par ce chaos animal contre lequel il se battait.

C'est pour cela que l'animal que sacrifie Énée, sous un chêne, au VIII^{ème} livre de l'*Énéide*, est particulièrement intéressant. La scène étant située sur le futur site de Rome, elle est clairement liée à un rituel de fondation. Or cette femelle, dite *sus*, en latin, est soit une laie, animal sauvage, soit une truie, animal domestique (le sens du mot est, sur ce plan, ambigu). Mais les deux symboliques convergent. Dans le premier cas, nous assistons à un rituel totémique de chasse royale d'un animal qui est lui-même « royal » (comme le cerf, l'ours ou le loup, autres animaux associés à la fondation de Rome), et blanc de surcroît. Dans le deuxième cas, nous sommes en présence d'un sacrifice prométhéen classique, comme condition nécessaire et préalable à la mise en ordre du monde. Ces deux cas de figure ont bien en commun d'être des rituels propitiatoires d'appropriation, pour apprivoiser l'espace ensauvagé, et le transformer en territoire¹¹.

Nous prendrons un autre exemple, emprunté au domaine institutionnel, et plus particulièrement juridique : le sens symbolique de l'annexion du butin de guerre. Nous nous y sommes intéressé dans un cadre typiquement transdisciplinaire, à l'invitation de nos collègues juristes de l'Université de Perpignan, et dans le cadre d'une thèse soutenue en juin 2002 par M. Jean-Christophe ROBERT, « *Fructus belli ac victoriae*. Les profits de guerre et de conquête à Rome ». Il ressortait de ce travail (mené, faut-il le dire, dans une perspective bien éloignée de celle des méthodologies de l'imaginaire, dont le candidat ignorait jusqu'à l'existence) que la gestion du butin s'inscrit dans un vaste schéma qui gère la violence au sens large : le butin est dit *res nullius*, il est réputé n'appartenir à personne, donc il est dans la zone ensauvagée du chaos, et sa répartition s'inscrit dans la vaste stratégie d'appropriation de l'espace déjà évoquée. Cette stratégie rejoint tous les rituels de passage et de régulation qui régissent la guerre et gèrent ses tabous : la position des portes du temple de Janus, le Passeur, le dieu de la porte et du mois de janvier ; on sait que les battants de ces portes étaient ouverts en temps de guerre, et fermés en temps de paix. Ce rituel rejoint celui de l'ouverture (en mars) et de la fermeture (en octobre) du cycle guerrier, symbolisé par le double mouvement *arma movere/arma condere* (sortir les armes ; remiser les armes).

Dans ce contexte de souci de régulation de la violence, d'une part, le pillage doit, comme tout processus de passage, être pratiqué avec modération, pour éviter la démesure (*hybris*) éminemment barbare et ensauvagée, et le désordre qui ne peut manquer de s'ensuivre. D'autre part, il est important que le butin soit redistribué, pour participer à la vie du pays, à son expansion, et perdre ainsi son côté tabou, *sacer*, du côté du chaos. D'où l'évergétisme des *imperatores*, dont les considérations sont certes électorales, mais pas seulement : l'enjeu est bien, aussi, l'ordre du monde à maintenir. Ainsi, le butin doit se situer

¹⁰ Cf. J. Thomas, « La symbolique des gravures rupestres du Mont Bego », *L'anthropologie*, 107, Paris, 2003, p. 271-290.

¹¹ Cf. J. Thomas, « La truie blanche et les trente gorets dans l'*Énéide* de Virgile », in *Mythologies du Porc*, Actes du colloque de St Antoine l'Abbaye (avril 1998), Grenoble, J. Millon, 1999, p. 51-72.

par rapport à un centre, un point d'équilibre, comme c'était déjà le cas dans les lointaines origines de l'*Illiade*, où il était déjà *ès méson*, au milieu du cercle des guerriers, comme enjeu d'une parole alternée et plurielle, où chacun faisait valoir ses arguments pour avoir la part qu'il revendiquait : ce processus archaïque du partage du butin est d'une certaine façon à l'origine de la parole démocratique qui lui succédera, en assemblée cette fois ; et, sous l'Empire, il est toujours, même si c'est de façon plus abstraite, au centre du processus de métissage et d'assimilation, qu'il nourrit et entretient.

Pour terminer, c'est l'iconographie qui mettra en évidence, dans l'imaginaire romain, cette préoccupation de retrouver l'idée que l'Autre est indispensable à la construction du Même, et d'en faire un des piliers de l'édifice institutionnel.

Considérons la statue monumentale de l'Auguste de la *Prima Porta*, datée du I^{er} s. av. J.-C.. De la main droite, il montre la voie, dans une attitude typiquement héroïque¹². En même temps, de la main gauche, il retient les pans de sa toge, en un mouvement presque maternel, qui tend à abriter et recueillir. En outre, ce même Auguste est bien sûr médiateur, entre les dieux et son peuple, entre le sacré et le profane. Donc il cumule sur sa personne les trois fonctions qui garantissent l'intégralité de la fonction royale : fonction paternelle, fonction maternelle, rôle médiateur du Fils.

Intéressons-nous maintenant à une deuxième statue monumentale, datée du II^e s. ap. J.-C., celle-ci, et trouvée sur le Forum de Trajan : la statue représentant la reddition d'un prince dace. Les gestes sont presque identiques (en particulier le mouvement du bras gauche), à ceci près que le bras droit ne montre ni n'ordonne : il implore, en un geste de supplication. Mais nulle bassesse dans l'attitude de ce guerrier. Bien au contraire, son allure respire la dignité. Il est prince, lui aussi, comme Auguste. Tous deux participent de la même dignité. Simplement, le sort des armes a tranché : l'un est vainqueur, l'autre est vaincu. Mais l'on peut affirmer qu'un peuple qui représente ainsi ses vaincus, qui les respecte jusque dans la représentation qu'il en fait, ce peuple affirme son aptitude à gérer sa relation à l'Autre comme différent, mais complémentaire.

En manière de conclusion, revenons-en à la notion d'émergence. Elle est à rapprocher du projet romain de métissage que nous avons évoqué : de A + B naît C, qui est plus que leur somme. C'est toute l'histoire de Rome, et sans doute l'explication du génie de la civilisation romaine, et de sa réussite : la romanité est plus que ses constituants. Déjà, lors de la fondation mythique par Énée, Troyens, Etrusques et Latins s'associent dans une alliance (ternaire), au terme d'une guerre (binaire)¹³. Incapables de s'imposer pris isolément, ils forment une totalité

¹² Qui est souvent interprété aussi comme le geste traditionnel par lequel l'orateur réclame le silence en assemblée.

¹³ G. Dumézil nous explique qu'ils symbolisent les trois fonctions de la souveraineté indo-européenne : royale et religieuse (Troyens) ; guerrière (Etrusques) ; fécondité (Latins). Cf. *Mythe et épopée*, I, Paris, Gallimard, 1968. Donc Rome est bien une vraie cité, dans sa plénitude, à la différence de Carthage, dont une légende (qui ressemble beaucoup à de la propagande romaine) disait que lors de sa fondation, on avait trouvé deux crânes, en creusant le *sulcus*, le sillon du rempart originel : un crâne de cheval et un crâne de bœuf. Donc Carthage connaîtrait la fortune des armes, et la prospérité économique ; mais il ne lui appartiendrait pas de prétendre régner sur la Méditerranée. Ce rôle était dévolu à Rome, où Romulus avait trouvé, toujours en traçant le *sulcus*, un crâne d'homme, un crâne de cheval et en crâne de bœuf : en plus de la fonction guerrière et de la fonction économique, il revenait à Rome d'avoir la fonction du commandement royal, dans ses origines sacrées. Et voilà comment on écrit l'histoire (et comment les Romains justifiaient la troisième guerre punique, et le génocide de Carthage) ...

cohérente en se fédérant ; de même, Thésée avait créé Athènes à partir des tribus locales, et avait scellé cet accord en faisant un repas commun, où ses compagnons de voyage avaient consommé en un repas rituel tous les restes de leurs provisions, cuits en un seul pot. Ainsi, Enée et ses compagnons acquièrent une force insoupçonnée jusqu'alors. De même, la Rome historique trouvera sa force dans le métissage de peuples fédérés par le droit de cité, et dont les différences canalisées en diversités deviennent une force ; cette capacité constante d'assimilation saura rajeunir le corps social et économique de l'Empire qui, tant qu'il aura cette souplesse métissée, échappera à la sclérose d'une dichotomie binaire, opposant le Sanctuaire et les Barbares, et dans laquelle finira par sombrer le Bas-Empire.